

occupée par le Comité de Guerre Révolutionnaire du rayon. Nous fûmes obligés de nous quereller longtemps avec les factionnaires avant d'être admis.

...Le camarade Filer, assis à une table, signe des papiers. Il a l'air fourbu, le visage exténué, les yeux enflammés. Dans un coin, étendu fort négligemment sur des sacs gonflés de marchandises, le camarade Tvéritine dort, ronflant légèrement, la tête reposant sur son poing fermé qui garde entre ses doigts serrés un revolver menaçant. Quelques camarades, des inconnus pour moi, se tiennent aussi dans la chambre.

Nous fûmes connaître la décision du Comité de Guerre Révolutionnaire d'abandonner le centre et de s'installer dans un Soviet de rayon ; l'impression produite sur Filer par cette nouvelle fut formidable. Il bondit de sa place, se précipita vers Tvéritine, le réveilla d'une poussée nerveuse.

Tvéritine, apprenant que des gens étaient venus du centre, sauta vivement sur pieds et de l'air d'un homme qui, à vrai dire, dort encore, dit à voix trop basse, scandant les syllabes : « Que ceux qui n'appartiennent pas au Comité sortent ! » Quelques camarades sortirent. De la chambre voisine survinrent des membres de l'état-major que l'on avait sans doute informés de notre arrivée : le camarade Bobinsky, Olga Afanassiéva, femme d'environ cinquante ans, dont la tête était enveloppée d'un petit fichu blanc, et un autre camarade de petite taille.

A peine Filer leur eut-il exposé ce que nous venions de lui apprendre sur la situation dans le centre et sur la décision du Comité de Guerre Révolutionnaire, Bobinsky éclata et avec de grands gestes, d'une voix tremblante, se mit à crier sa colère qui n'était pas feinte : « Où est le centre de guerre ? — Il est ici, il est chez moi, le centre ! — Il n'y en a pas d'autre. J'ai élaboré ici le plan de toutes les opérations. Je frappe sans cesse les junkers sur les derrières, mais, par sa décision, le Soviet livre aux junkers le flanc de mes troupes et m'empêche d'exécuter la tâche grandiose que je me suis assignée ! »

Surpris, nous nous regardâmes en souriant.

Ces termes techniques, « les derrières, le flanc », et le ton autoritaire dont Bobinsky disait qu'il était le chef d'un état-major central, et non pas d'un des états-majors du Comité de Guerre Révolutionnaire, — tout cela nous décontenançait. Filer essaya de lui persuader que, jusqu'à présent du moins, l'on ne connaissait qu'un centre, c'est-à-dire celui du C.G.R. ; Bobinsky tenait à son idée et répétait : « les derrières, le flanc »...

Olga Afanassiéva vint à son secours. Les mains croisées sur la poitrine, elle dit d'une voix fluette : « Pourquoi avez-vous décidé d'abandonner le Soviet ? Je viens justement de vous envoyer un renfort de 250 hommes d'infanterie... Votre décision n'a-t-elle pas été prise à la légère ? »

Le ton ferme de ces déclarations, de ces réflexions, de ces prétentions, nous stupéfia tellement que, malgré la gravité des circonstances, nous ne pûmes nous empêcher de rire.

Les sacs sur lesquels nous avions trouvé Tvéritine endormi étaient pleins d'une denrée qui, à notre époque, peut être considérée comme une merveille : ils contenaient en effet du saucisson d'aspect fort engageant et que nous trouvâmes aussi d'excellent goût. Sans tenir compte du poids et de la valeur, nous en mangeâmes à satiété, puis nous mîmes en devoir de chercher un local comme on nous l'avait commandé.

Il fallait choisir quelque restaurant populaire. Nous nous ôtions pas alors mettre en réquisition des logements mieux installés...

Les cabaretiers employèrent toute leur malice à nous écarter et ils nous démontrèrent, en vrais connaisseurs des choses militaires, en stratèges expérimentés, que tel ou tel local ne convenait nullement à un état-major, à un Soviet, à un C.G.R., etc...

Nous trouvâmes cependant l'endroit qu'il nous fallait, nous l'installâmes et le Soviet en fut averti.

De minute en minute, je m'attendais à voir arriver nos camarades du Soviet. Mais, à ma grande stupéfaction, les heures s'écoulaient et personne ne venait.

Aucune parole ne saurait traduire d'une façon assez vive les alarmes que je traversai alors. Mon émotion était au comble.

Quatre heures du matin sonnèrent..., quatre heures et quart. Voici l'aube... mais personne ne se présente, aucune nouvelle... Les minutes d'attente semblent une éternité.

Autour de nous, les ténèbres muettes... Au loin seulement grondent des canons...

C'était à se demander si le Soviet n'avait pas été pris par les junkers, si tous nos camarades, là-bas, n'avaient pas été massacrés jusqu'au dernier.

Ma patience était à bout. Mes nerfs ne pouvaient plus supporter cette souffrance, je sortis, je m'élançai comme une folle vers le Soviet, vers ces lieux où le sort de mes camarades devait, en ce moment, se résoudre, s'il n'était déjà résolu.

La pluie tombait à verse. Bien des rues que je dus traverser étaient absolument désertes et sillonnées de tranchées. A certains endroits, des ouvriers creusaient encore le sol et s'y fortifiaient. Parfois, une femme, dont le visage exprimait une mortelle épouvante, ouvrait une porte, jetait un coup d'œil au dehors puis, comme blessée, reculait vivement et se renfermait. Les canons grondaient sans arrêt. Ce lointain roulement troublait d'une façon brutale et sinistre le calme de l'aurore.

Voici la rue Péetrovka. Ici, les opérations se développent énergiquement. Les feux se croisent. Les balles sifflent, passent en longueur et en travers avec leur bourdonnement caractéristique.

Je courais à perdre haleine. Toutes mes pensées, tous mes désirs se résumaient en deux mots : « Au Soviet ». Une seule question s'imposait à moi, me tourmentait, me torturait la cervelle, me poussait : Le Soviet, ce centre révolutionnaire de Moscou et du prolétariat, ce foyer, cette âme de l'insurrection d'octobre, existait-il encore ? Vivaient-ils encore, les camarades dont nous avions tant besoin ?

La Grande Dmitrovka. Encore un petit bout de chemin et j'atteindrai le but... Je ne vois rien autour de moi. Le Soviet seul, là-bas, me fait signe, m'appelle.

Mais voici que du côté de la Tverskaïa, le vacarme s'élève que nous connaissons si bien, cliquetis d'armes, coups de feu, cris, galopades de chevaux...

Voici la place Skobélev... On se bat sur la place. Les hommes, les chevaux, tout se mêle.

Il n'y a pas de doute, — les junkers prennent d'assaut le Soviet... Encore un effort, j'entre en courant dans le bâtiment et tombe inanimée...

J'ouvre les yeux... J'ai la tête lourde, d'une pesanteur de plomb, j'ai mal à la poitrine. Des cercles de lumière s'ouvrent devant mes yeux...

A mon chevet, un camarade m'explique que, dans la nuit, la situation a changé : le Soviet est sauvé, les junkers ont été repoussés et les nôtres, apprenant que des cosaques se dissimulaient dans l'ancienne préfecture de police, ont pris l'offensive et se sont emparés, de vive force, de ce bâtiment.

Dans la matinée, nos canons arrivèrent...